**Université Abderrahmane Mira de Bejaia.**

**Faculté des sciences humaines et sociales.**

**Département des sciences sociales.**

**1ère année licence. Section 1 Année universitaire : 2022/2023**

**Support de cours module : l’individu et la culture.**

**Chargé du cours : Merri Abdelmoumene.**

**Chapitre 1 : l’individu**

**1- l’individu : définitions et théorisations.**

**1-1-l’individu : définitions et paramètres :**

**L’origine du terme individu :**

Étymologiquement le terme d’individu désigne ce qui est indivis[[1]](#footnote-2), c.-à-d. ce qui ne peut pas être divisé.

Il s’agit donc d’une unité indépendante ou d’une unité élémentaire.

Le mot individu désigne actuellement selon le dictionnaire de l’académie française « une unité organisée ».

**Définitions de l’individu :**

Un individu est la « plus petite unité complexe indivise dans une société » (Lévy J. et Lussault M. 2003). Cette définition semble à la fois simple et efficiente. Elle met l’accent sur l’impossibilité de diviser un individu en objets encore plus élémentaires mais en même temps elle rappelle la diversité de la nature de celui -ci, sa complexité à la fois biologique, sociologique et psychologique. Toutefois, d’autres chercheurs utilisent d’autres termes, tels que sujet, personne, acteur, citoyen.[[2]](#footnote-3)

**Acceptions de l’individu** :

**Philosophie :** en philosophie l’individu est l’être vivant se caractérisant par ses capacités à être conscient et sensible.

L’individu est un objet de pensée appartenant à l’extériorité ou à nos représentations, déterminé et reconnaissable.il porte un nom  « commun » mais se distingue « matériellement » des autres individus portant le même nom.

**Psychologie :** en psychologie l’individu désigne l’être pensant, une considération psychique de l’individu biologique.

**Sociologie :** l’individu s’emploi en sociologie à la fois dans le sens commun humains, mais aussi en tant qu’objet d’analyse conceptualisé dans les approches individualistes.

**Biologie :** l’individu du biologique possède deux caractéristiques essentielles :

**-il est original** : il n’existe pas deux individus identiques totalement identiques.

**-il est solidaire** : toutes ses parties sont interdépendantes et coopèrent à la vie de l’ensemble.

**Statistique :** en statistique un individu est un élément d’un ensemble généralement appelé « population » dont on mesure (ou observe) la valeur qu’il a pour la variable étudiée.

Individu a une acception plus ouverte sur le monde. Un individu est dénombrable, sens que l’on retrouve dans la définition d’individu statistique, et se prête donc à des recensements et à des dénombrements sans que l’on puisse réduire la définition à cette seule acception.[[3]](#footnote-4)

Il s’agit ainsi du terme utilisé le plus souvent dans la sociologie contemporaine pour analyser les relations d’un individu avec l’ensemble de la société, qu’elle que soit la perception de la société, c.à.d. comme un simple ensemble d’individus ou comme un système plus complexe, avec une dynamique induite par des interactions entre groupes sociaux autant qu’interindividuelles. Dubet définit Trois caractéristiques principales: l’individu est à la fois social, rationnel et éthique et chacune de ces facettes interfère sur les deux autres. Les relations de l’individu à la société ne sont pas construites de la même façon dans chacun des cas. L’individu social est une émanation de sa position dans la société ; l’individu rationnel est doué d’une capacité d’autonomie totale ; l’individu éthique se construit par opposition aux rôles qui lui sont assignés dans les deux autres sphères. L’individu est donc plus qu’une réalité biologique, il s’agit d’un sujet socialisé, qui vit, se déplace, se socialise dans et à travers l’espace.[[4]](#footnote-5)

**1-2-L’individu comme personne : présentation du sens commun.**

Personne est un terme beaucoup moins utilisé, en particulier en géographie comme l’atteste son absence dans les dictionnaires récents, et qui souffre également d’avoir une acception ordinaire très faible. Pourtant, la philosophie lui a donné un sens fort et parfaitement conceptualisé. Une personne est un individu qui est capable de distinguer en lui ce qui est du domaine individuel et ce qui est du domaine collectif. Il existe une articulation entre ce qui est du ressort de l’identité individuelle, la représentation de soi, et ce qui résulte d’identités plus collectives. Ce sens fort aurait pu en faire un concept central de la géographie sociale ou culturelle, comme le rappelle Di Méo et Buléon (2005), « dans le cadre d’une géographie attentive à la définition collective des individus » mais ce terme n’a pas percolé dans la discipline et reste même marginal dans les sciences sociales contemporaines. Dans une démarche qui consiste à analyser l’articulation entre les individus et les groupes sociaux, en particulier à travers la façon dont les individus mobilisent des identités spatiales collectives ou sont en partie déterminés dans leurs choix par des éléments plus ou moins intériorisés, ce terme semblait bien adapté. Sa faible diffusion est cependant dissuasive, mais les individus dont il sera question tout au long de cet ouvrage ont bien cette capacité à saisir leur propre position dans l’ensemble du système social.[[5]](#footnote-6)

**1-Définition du sens commun :** le sens commun, à première vue, est basé sur les impressions, concept très discuté durant toute l’histoire de la philisophie.les impressions comme source de savoir sont problématique, elles renvoient au doute et à l’illusion

-En sociologie, le sens commun est l’ensemble des connaissances et des croyances partagées par une communauté et jugées prudentes, logiques ou valides. Il s’agit de la capacité naturelle de juger les évènements de façon raisonnable.

-Le sens commun est un ensemble d’opinions ou de croyances admises au sein d’une société donnée et considérées comme s’imposant à tout esprit raisonnable, permet aux individus d’orienter leurs conduites.

Certains sociologues ont exercé leur critique à l’encontre du sens commun, qu’ils ont assimilé à des prénotions (**Durkheim** 1895) ou à des évidences immédiates et souvent illusoires (**Bourdieu** 1968).[[6]](#footnote-7)

Bourdieuconsidère le sens commun comme un produit de l’ajustement (adaptation) entre les situations et les inculcations (ou habitus) que les individus ont reçues au cours de leur histoire.[[7]](#footnote-8)

Au 19e siècle, **Auguste Comte**, en voulant instituer sa science nouvelle n’a pas seulement éloigné tout savoir positif c.-à-d. non observable et non mesurable, mais il a essayé d’installer une coupure entre la théologie et la métaphysique d’une part et les sciences positives, dont la sociologie, d’autre part.

Le sens commun a souvent été désigné comme l’ennemi du savoir savant. Un ennemi avec qui il faudrait établir une « coupure épistémologique » c.à.d. la nécessité absolu d’une rupture avec les opinions communes[[8]](#footnote-9). Gaston Bachelard écrivait ainsi dans son livre *La Formation de l’esprit scientifique* : « Dans la formation d’un esprit scientifique, le premier obstacle, c’est l’expérience première » (Bachelard, 1983, p. 23)[[9]](#footnote-10) Sur ce point, **Emile Durkheim** a énoncé dans ses règles de la méthode sociologique qu’il n’ya pas de sciences sociales que lorsqu’on fait abstraction du sens commun : « il faut écarter systématiquement toutes les prénotions. » (1981.p 31).ce qui intéresse Durkheim, c’est en premier lieu l’objectivité, « considérer les faits sociaux comme des choses » (p 15). Durkheim considère le sens commun comme obstacle majeur à la construction de la sociologie, ce qui constitue une prise de position épistémologique négative envers le savoir quotidien.

La thèse des règles de la méthode sociologique réside dans la nécessité méthodologique de contourner (éviter) le sens commun, qui ne doit en aucun cas avoir une activité cognitive, cette autorité qu’il a bien perdue depuis longtemps dans les autres sciences.

Certes, le sens commun a des aspects cognitivement positifs, comme la prudence, la différenciation, le calme interne, même illusoire. Il révèle aussi des interactions avec les sciences.

Il joue un rôle essentiel dans les activités sociales, puisque c’est lui qui permet aux personnes d’orienter leurs conduites les unes vis-à-vis des autres (Weber 1922).

**1-3-L’individu comme entité sociale : approche sociologique**

**La sociabilité :**

**1-Définitions :**

La notion de sociabilité appartient originellement au lexique de la philosophie politique moderne, chez Hobbes, Rousseau puis Kant elle désigne la capacité des humains à vivre ensemble de façon pacifique.

Elle désigne à la fois l’aptitude à vivre en société et le principe de relation entre les personnes.

« Elle désigne à la fois l’état qui résulte immédiatement des facultés de l’homme (l’état de société) et un trait de psychologie collective attribué à des groupes plus ou moins étendus. »[[10]](#footnote-11)

« Pour le sociologue, la sociabilité ne doit pas s’entendre comme une qualité intrinsèque d’un individu qui permettrait de distinguer ceux qui sont sociables de ceux qui le sont moins, mais comme l’ensemble des relations qu’un individu ou un groupe entretient avec d’autres, compte tenu de la forme que prennent ces relations[[11]](#footnote-12). »

**2-Les enjeux de la sociabilité :**

Selon Elias Norbert, l’une des caractéristiques de la condition humaine est l’existence simultanée de plusieurs humains en relation avec les autres.

Quelles est l’influence des relations interpersonnelles sur la forme plus globale de la société ?

La particulité de la société (occidentale) réside dans sa nature profondément évolutive. Lorsque deux personnes se voient et qu’elles échangent des points de vue différents, les conceptions de chacun évoluent au fil de la discussion. Deux modifications interviennent à la suite de cet échange : non seulement les individus en ressortent différents de ce qu’ils étaient auparavant, mais la forme de leurs relations s’est également modifiée.

Il découle de cette perméabilité des échanges, une modification permanente des relations personnelles, et par suite des structures sociales, la théorie d’Elias attire l’attention sur l’évolution des relations de sociabilité, en tant que principe élémentaire d’intégration sociale.

En définitive, l’étude de la sociabilité des individus permet en quelque sorte de mesurer l’état d’intégration ou de désintégration de la société considérée. Les pratiques sociales donnent une idée de la cohésion d’un groupe.

Par exemple, la sociabilité joue un rôle important dans le processus de « reproduction sociale ». Degenne et Forsé soulignent ainsi que les membres du réseau affinitaire présentent souvent les mêmes caractéristiques d’âge, de profession, de diplôme etc.[[12]](#footnote-13) En d’autres termes, les amis qui se ressemblent s’assemblent. ce phénomène explique aussi l’homogamie sociale et géographique par exemple dans les travaux de Girard Alain « le choix du conjoint ».la sociabilité apparait comme un support de la reproduction sociale.

**3-Le lien social :**

Pour les sociologues le lien social constitue le niveau d’intégration des individus et de cohésion de l’ensemble de la société qui permet son fonctionnement.

En sociologie le lien social désigne l’ensemble des relations qui unissent des individus faisant partie d’un même groupe et qui établissent des règles sociales entre individus ou groupes sociaux différents.

Il désigne l’ensemble de relations entre les individus et les groupes au sein d’une collectivité qui assurent la cohésion de la collectivité et l’intégration des individus dans cette collectivité.

Le lien social pourrait être définit aussi comme un ensemble de forces ou de mécanismes ou de caractéristiques qui permettent de relier les individus entre eux et, simultanément, de rattacher chaque individu à une collectivité.[[13]](#footnote-14)

L’expression « lien social » est aujourd’hui employée pour désigner le désir de vivre ensemble.[[14]](#footnote-15)

Le lien social relie les individus les uns aux autres suffisamment solidement pour que la cohésion de la société soit assurée et se reproduise dans le temps.

**4-Lien social et division sociale du travail :**

La division du travail produit une forme de lien social (Durkheim utilise le terme de « solidarité » pour le désigner) entre les agents, puisqu’ils dépendent plus les uns des autres.il voit dans la division du travail la source d’un premier type de solidarité[[15]](#footnote-16).

**D’une solidarité mécanique à une solidarité organique :**

Durkheim se penche notamment sur les règles (normes, valeurs, lois) en vigueur dans la société, et sur la façon dont elles sont énoncées et appliquées afin de caractériser la nature des liens de solidarité qui unissent les individus. Il distingue alors « solidarité mécanique » et « solidarité organique ».

**1-Solidarité mécanique** : désigne le type de relations sociales caractérisant les groupes sociaux traditionnels, dans lesquels la division du travail est limitée, C’est une forme de solidarité fondée sur la similitude des individus[[16]](#footnote-17). Tous les membres du groupe ont des croyances et des comportements semblables et la conscience collective est forte.

Elle caractérise les sociétés que l’on appelle « primitifs » ou traditionnels[[17]](#footnote-18). Elle est fondée sur des croyances et des traditions identiques pour tous les individus et repose sur la similitude ou la ressemblance. La conscience collective impose à tous des pratiques uniformes, et ceux qui s’en écartent sont violemment sanctionnés.

En effet, leurs actes sont considérés comme un crime à l’égard de la société tout entière. C’est le droit répressif qui domine, et non le droit restitutif (qui vise à leur faire réparer leur faute).

**2-Solidarité organique :** elle caractérise le type de relations qu’entretiennent entre les individus et les groupes dans les sociétés modernes, marquées par la division du travail. Les individus se différencient et sont interdépendant[[18]](#footnote-19). La conscience collective est plus faible. Les individus ne sont plus liés par leurs ressemblances, mais par leurs différences.

L’ordre social ne repose plus sur uniformité mécanique mais sur l’articulation organique des individus. La solidarité organique repose sur la différenciation des taches et des individus[[19]](#footnote-20). Chacun a une plus grande marge de liberté pour penser et agir à sa guise.les individus sont liés les uns aux autres parce qu’ils exercent des rôles et fonctions complémentaires[[20]](#footnote-21) au sein du système social.

L’évolution des sociétés vers la modernité est donc due à l’approfondissement de la division du travail social, lui-même du au développement des échanges entre les individus.

**1-4-L’inné et l’acquis**

**Introduction :** le problème de l’inné et de l’acquis est le plus souvent posé en terme qui rendent tout débat intelligent impossible. Le débat sur l’influence respective de l’inné et de l’acquis est récurrent chez les chercheurs. Il s’agit de savoir si les comportements humains (ou les inégalités entre les hommes) s’expliquent par la biologie ou par l’influence de l’environnement social. « Inné et acquis », « hérédité et milieu » quelque soient les termes employés le débat est fondamental.

**1-Définitions :**

**Inné [[21]](#footnote-22):** un caractère biologique est dit inné lorsqu’il est déterminé dès la naissance de l’individu.

-l’inné fait référence à ce qui est présent dès la naissance[[22]](#footnote-23).

- Il est défini comme étant ce qui est déterminé génétiquement.

**Acquis [[23]](#footnote-24):** un caractère biologique est dit acquis s’il est le résultat de facteurs liés à l’environnement qu’a rencontré un individu au cours de son développement.

Les comportements acquis sont ainsi le résultat de l’expérience de l’environnement familial etc.

-L’acquis fait référence à ce qui est acquis par apprentissage, par opposition, et, dans un sens plus général, par interaction avec l’environnement.[[24]](#footnote-25)

L’inné est ce dont un être dispose à sa naissance, ce concept se rapporte ainsi à la nature.

Par opposition, ce qui est acquis concerne les transformations intervenues après la naissance, les apprentissages par l’éducation et tout ce qui est de l’ordre de la culture.

**2-L’influence de l’inné et de l’acquis sur les comportements humains :**

**-Déterminants biologiques du comportement.**

La sociologie est la discipline qui tente de prouver que les comportements individuels ou collectifs relèvent du patrimoine génétique de l’individu. Les domaines d’application sont extrêmement variés : de la répartition sexuelle des rôles aux capacités à développer des relations sociales, jusqu’aux « prédispositions » plus fortes de certaines populations pour les activités sportives, la violence ou l’échec scolaire…

**Déterminants sociaux :** la thèse selon laquelle l’essentiel des comportements humains dépendrait de caractéristiques acquises au cours de la vie sociale peut être qualifiée d’environnementaliste.

En effet, défendue par des anthropologues, elle postule que c’est la culture acquise par un individu qui influence son comportement, par exemple plusieurs études centrées sur le QI (quotient intellectuel) d’enfants adoptés montrent que le fait d’être élevé par des parents adoptifs à haut niveau socio-économique permet aux enfants adoptés d’avoir un QI plus élevé ou une réussite scolaire plus grande que ceux adoptés par des familles à plus faible niveau socio-économique, y compris lorsque leur milieu social de départ est identique.

Les analyses de pierre Bourdieu, sur le rôle du système éducatif sont basées sur les mêmes hypothèses, l’élitisme républicain devenant alors une sorte d’alambic à distiller des élites issues de l’élite.

**1-5-L’individu et le groupe :**

Tout individu est inscrit avant sa naissance dans des groupes familiaux, sociaux et culturels. L’individu n’existe pas sans ses groupes originaires et ses institutions d’appartenance.il en hérite des valeurs des histoires qui le constituent comme sujet de groupe familial et social, avant même de devenir un sujet en soi.

**1-Définition de groupe :**

Le mot groupe en sociologie comme ailleurs est à peu près vide de sens tant il peut s’appliquer à des ensembles différents par leur taille, leur durée, leur degré d’interconnaissance et d’organisation. Le seul point commun aux divers usages du terme est qu’il désigne plus d’individu.[[25]](#footnote-26)

Au sens général, le groupe est constitué par une association d’au moins deux personnes.

Merton analyse les groupes, notamment à partir des résultats de l’enquête de Samuel Stoufer sur les soldats américains. Il emprunte à la psychologie sociale les concepts de groupe de référence et de groupe d’appartenances[[26]](#footnote-27). Il est donc utile de distinguer groupe d’appartenance et groupe de référence

**Groupe de référence :** on appelle groupe de référence lorsqu’un individu adopte comme critères les attitudes, les comportements, les croyances ou les valeurs lorsqu’il définit une situation, l’évalue ou décide d’agir[[27]](#footnote-28). C’est celui qui se réfère à un groupe auquel il n’appartient pas[[28]](#footnote-29).

Le groupe de référence peut être un groupe, un individu ou même une idée et a une double fonction comparative et normative[[29]](#footnote-30).

**Groupe d’appartenance :** Le groupe d’appartenance est celui (ou plutôt ceux) dans lequel l’individu se reconnaît, avec lequel il partage le sentiment d’être spécifique à l’intérieur d’une société donnée[[30]](#footnote-31).Dans les sociétés modernes qui connaissent une division du travail approfondie, les groupes d’appartenance des individus tendent à être fonctionnellement plus nombreux. L’individu reste directement relié à la société à travers un ensemble de croyances et de sentiments qu’il partage avec tous les autres membres. D’un autre, son individualité, son autonomie et sa différenciation, impliquent, de plus en plus, que son intégration à la société passe par sa participation à la vie de différents groupes qui prennent en charge des activités sociales spécifiques.

Mais la plupart des individus se positionnent aussi par rapport à un groupe de référence, souvent situé plus haut dans la hiérarchie sociale, qui figure en quelque sorte l’horizon à rejoindre. Il peut donc exister des tiraillements entre plusieurs groupes, d’appartenance ou de référence, notamment pour les individus qui connaissent une mobilité sociale ascendante. Ils conservent en eux des éléments identitaires liés à leur groupe d’origine tout en essayant d’adopter les valeurs, les comportements et les postures de leur nouveau groupe social. Progressivement, ils vont passer d’un groupe d’appartenance à un autre, même s’ils gardent des attaches affectives dans leur groupe d’origine. Le groupe social de référence du début du processus finit par devenir le nouveau groupe social d’appartenance, même si cela prend souvent plusieurs années, dans un double processus de désocialisation et de resocialisation. Le mouvement reste souvent partiel, l’intégration n’est alors pas complète et reste réversible. Il existe donc de fortes et constantes réminiscences de l’ancienne appartenance, qui devient une nouvelle forme de référence, par exemple pour des définitions d’ordre identitaire : « je suis cadre, mais mes parents étaient ouvriers ».

Il existe donc des dimensions collectives intermédiaires qui font sens pour les individus et pour l’ensemble de la société, que nous avons regroupées sous le vocable de groupes sociaux. C’est à travers les groupes sociaux que les individus connaissent des expériences sociales multiformes, ce qui participe à la définition des identités individuelles et à la construction d’un individu autonome et réflexif. Mais les groupes sociaux jouent aussi un rôle majeur pour l’ensemble de la société en tant que sous-ensembles ayant des relations, parfois conflictuelles, compétitives ou d’association, formant un véritable système et générant une dynamique sociale.

La montée de l’individualisme tend à faire considérer la société comme une société d’individus (Elias Norbert 1991). La société est la résultante de l’ensemble des actions individuelles, mais aussi un peu plus que cela, puisqu’elle s’impose en retour aux individus jusque dans la détermination de la plupart des actions menées et des choix opérés. Car si ce sont bien les relations entre individus qui forment l’ossature de base du système social, ces relations sont marquées par des appartenances sociales plurielles qui déterminent en partie les valeurs et les représentations des individus, les normes qu’ils propagent. Même leurs actions, en tant qu’elles sont en grande partie cohérentes avec des modes de représentation du fonctionnement du monde et de sa propre place dans la société, sont en partie dépendantes des appartenances sociales de l’individu. Parler aujourd’hui d’une société d’individus ne doit donc pas être une posture réduisant l’appartenance à des groupes sociaux à une simple variable d’ajustement.

La société est en fait structurée à la fois par l’ensemble des rapports entre individus et par l’ensemble des relations entre groupes sociaux. Il ne faut donc pas construire la société comme une abstraction qui, seule, ferait face à l’individu. D’une part, l’individu est un être pleinement social, qui peut résumer en lui des tendances contradictoires de la société, en particulier la volonté de vivre-ensemble et l’affirmation de soi. D’autre part parce que les groupes sociaux forment des interfaces multiples qui jouent un rôle de médiateur entre individu et société.

**6-Relation entre l’individu et le groupe :**

Les relations entre un groupe et les individus qui le composent sont multiples, mais basées sur un système d’échange et de partage. Ce qui manifeste par une influence entre les deux parties. L’influence est un pouvoir social et politique de quelqu’un, d’un groupe, qui leur permet d’agir sur le cours des évènements, des décisions prises. Généralement plus l’individu qui exerce l’influence est puissant et plus ses idées sont acceptées facilement par les autres. Les groupes sociaux offrent en effet aux individus qui en sont membres l’accès à d’importantes ressources parmi lesquelles se trouve la possibilité d’endosser l’identité du groupe, Parce qu’ils cherchent à maintenir leur accès à ces ressources, les individus tendent à adhérer, à intérioriser et à se conformer au contenu des normes et valeurs importantes de leur groupe d’appartenance[[31]](#footnote-32). Il existe deux types de membres dans un groupe, les membres passifs qui sont des membres ordinaires et qui subissent l’influence du groupe, ils n’apportent rien au groupe, leur seule fonction est de remplir le groupe. En effet, ils sont seulement là pour augmenter les effectifs du groupe. Et ainsi, augmenter la position du groupe dans la hiérarchie des groupes. Les membres actifs, tels que le chef, sont comme leur nom l’indique les membres actifs du groupe. C’est eux qui prennent les décisions pour le groupe et qui le représente pour le reste de la société. Les membres comme le chef ont beaucoup plus de fonctions et d’influences dans le groupe. Ils peuvent donc modifier le groupe comme ils le veulent. Même si certains membres ne partagent pas leurs idées. Avec leurs positions, ils ont plus de pouvoirs et ainsi les membres passifs accorderont plus de crédit à leur dire et finiront par accepter en se rangeant à l’avis des puissants. Même si les arguments du chef ne paraissent pas valables il a plus d’expérience et donc il sait mieux. On peut, par exemples, retrouver ce raisonnement dans les familles, les parents et les grands-parents ont plus d’expérience que les enfants, donc en cas de décisions importantes à prendre pour les enfants. Ils iront solliciter l’aide des anciens pour prendre la meilleure décision possible pour eux.

**Chapitre 2 : la culture**

**Introduction :**

Les chercheurs dans le domaine du comportement humain ont prouvé que l'homme a une caractéristique unique et distincte partout où il se trouve. C'est parce qu'il possède une culture, quels que soient ses outils et équipements, et quelles que soient ses méthodes et méthodes d'obtention de nourriture, et quel que soit son système social, économique et politique ou le système de ses croyances. Cette caractéristique est limitée à l'homme seul, car il est le seul animal qui possède une culture ou un comportement culturel.

Chaque société a ses propres concepts de base, auxquels elle est attachée, et cherche à consolider et à ancrer ses racines dans divers domaines intellectuels, sociaux, politiques...etc. Ces concepts sont ce que nous pourrions appeler la culture

Les cultures sont nombreuses, et différentes selon les différents principes intellectuels et perceptions des sociétés. Ainsi, on peut dire que la culture est le résultat de diverses composantes qui forment finalement une image spécifique et une personnalité particulière pour toute société, avec toutes ses perceptions, idées, aspirations...etc.

**1-La culture** : **définition et théorisation**

Le mot *cultura* apparait à la fin du XIe siècle[[32]](#footnote-33). En France au Moyen Age on utilisait le terme *culture* au sens de culte religieux, au XVIIe siècle il désignait le travail de la terre (l’agriculture), puis la culture des lettres, la culture des sciences.au XVIIIe siècle le terme culture évoque la formation de l’esprit[[33]](#footnote-34), il devient un symbole de la philosophie des lumières, Thomas Hobbes (1588-1679) désignait par « culture » le travail d’éducation de l’esprit, durant l’enfance en particulier.[[34]](#footnote-35) En Angleterre **E.B.Taylor** (1832-1917) emploie le mot culture comme synonyme de civilisation, il définit la culture à travers le développement mental et organisationnel des sociétés, comme « ce tout complexe qui inclut les connaissances, les croyances religieuses, l’art, la morale, les coutumes et toutes les autres capacités et habitudes que l’homme acquiert en tant que membre de la société ».[[35]](#footnote-36)

La définition de Taylor est souvent citée, elle est complète et précise. On lui a cependant reproché, d’être un peu trop descriptive et on peut ajouter qu’elle ne met peut-être pas en lumière tous les caractères que l’on attribue maintenant à la culture.[[36]](#footnote-37)

Au sens courant, la culture désigne l’ensemble des connaissances acquises. Il s’agit de connaissances artistiques ou scientifiques qui caractérisent l’homme cultivé.

Au sens sociologique, elle désigne l’ensemble des valeurs, des normes et pratiques acquises et partagées par les membres d’une société. Le mot culture s’oppose au mot nature.

L’usage moderne du terme renvoie aux modèles et modes de communication d’un savoir et de valeurs répandus dans une société hiérarchisée (culture populaire, culture d’élite) et par certains canaux de diffusion : la culture de masse transmise par les médias s’adresse à un vaste public.[[37]](#footnote-38)

**2-Les trois sens du mot culture** : le terme culture se présente sous trois acceptions différentes [[38]](#footnote-39):

\*modèle culturel, c.-à-d. manière de vivre ou civilisations : nul n’est dépourvu de culture puisque chacun adopte les conduites du groupe social auquel il appartient.les recherchent se focalisent sur les pratiques de sociabilités, elles mettent en avant la logique interne des comportements et la cohérence du groupe.

\*Production et consommation de biens culturels, c.-à-d. des objets symboliques créés par la société : littérature, langues, œuvres d’art picturales, musicales ou architecturales, musées, théâtres ou concerts… ici la culture est un critère de hiérarchisation sociale, par le clivage qu’elle implique entre les groupes sociaux initiés et les autres.la société valorise les individus réputés « cultivés » du fait de leur degré de familiarité avec les biens culturels.

\*culture par opposition à nature ; le terme culture désigne l’ensemble des règles communes à toutes les sociétés, elles seraient caractérisées par leur permanence au-delà de la diversité des cultures.

**3-La socialisation** :

**Définitions**

1. **En sociologie :[[39]](#footnote-40)**

La socialisation est le processus d'intégration, d'insertion d'un individu dans une culture et une société.

Tout enfant s'intègre à une société en intégrant les savoirs, les savoir-faire et les savoir-être (règles de vie, coutumes et usages, valeurs, croyances et idéaux) qui constituent les êtres humains comme êtres sociaux.

**Simmel** (1917) la définissait comme une « entrée dans la relation sociale ».

La socialisation est le processus par lequel un individu acquiert les différents éléments de la culture de son groupe

2. **En psychologie sociale :[[40]](#footnote-41)**

La socialisation est l'ensemble des processus par lesquels l'enfant construit son identité sociale, à l'intérieur des groupes sociaux auxquels il appartient.

Socialiser c’est transformer un individu d’un être social en un être social en lui inculquant des modes de penser, de sentir, d’agir[[41]](#footnote-42).

La socialisation peut être décrite comme le processus d’apprentissage des attitudes, des normes et des valeurs propres à un groupe, à travers lequel s’opère l’intégration sociale.

La socialisation procède donc d’un apprentissage : l’individu, de par les multiples interactions qui le relient aux autres, apprend progressivement à adopter un comportement conforme aux attentes d’autrui.

**Schutz** (1960) avait montré que la socialisation dépendait de la sociabilité de l’être humain qui s’exprimait autour de trois besoins fondamentaux : le besoin d’inclusion (tendance à rechercher la communication et le contact), le besoin de contrôle (interactions entre le besoin de sécurité et celui d’avoir une prise sur autrui), et le besoin d’affection (lien d’attachement à autrui).

 ▶ Deux phases importantes sont généralement distinguées dans le processus de socialisation : la socialisation primaire qui commence dès la naissance et se prolonge durant l’enfance, et la socialisation secondaire qui se déroule ensuite, tout au long du parcours social de l’individu. La socialisation primaire est la plus déterminante puisqu’elle fournit à l’enfant ses premiers repères sociaux qui le marqueront durant toute son existence et agiront ensuite comme un « filtre » : les expériences vécues ultérieurement sont appréhendées, en effet, en référence aux premières qui ont contribué à structurer durablement les manières de penser et d’agir de l’individu.

« La socialisation primaire accomplit ainsi (après coup, bien sûr) ce qu’on peut considérer comme le plus important tour que la société joue à l’individu – faire apparaître comme nécessaire ce qui n’est en fait qu’un paquet de contingences – et ainsi rendre signifiant l’accident de sa naissance. »

▶ La société tout entière se manifeste ainsi dans la transmission des règles sociales puisque, ainsi que Durkheim l’a fortement souligné, la cohésion sociale est en jeu au cours du processus de socialisation. L’ordre social se trouve, en effet, remis en question lorsque la transmission des valeurs n’est plus assurée d’une génération à l’autre…[[42]](#footnote-43)

**4-- valeurs et normes**

**1-Valeurs :**

Les valeurs sont l’expression de principes généraux, d’orientations fondamentales et d’abord de préférences et de croyances collectives[[43]](#footnote-44).

Les valeurssont des idéaux auxquels les membres d’une société adhèrent. La politesse, l’honnêteté, la liberté, la propreté sont des exemples de valeurs.

La détermination des objectifs- dans toute société- s’effectue à partir d’une représentation du désirable et se manifeste dans des idéaux collectifs.

Parmi les grandes sociologies classiques, celle de Max Weber accorde une importance considérable aux valeurs, aussi bien dans la constitution d’une organisation économique et sociale que dans l’évolution sociale et politique[[44]](#footnote-45).

**2-Norme :**

Les normessont des règles de conduite de la vie en société auxquelles les individus sont censés se conformes.

Les normes sont des règles qui régissent les conduites individuelles et collectives. Organisées en système, elles constituent un mode de régulation sociale étudié par les sociologues depuis E. Durkheim (1893, 1895, 1897). Le respect des règles a d’abord été pensé, comme l’obéissance aux lois, en référence à l’autorité sociale qui s’impose dans la norme juridique (Kelsen 1996).[[45]](#footnote-46) La norme sert à décrire et à expliquer les uniformités du comportement des membres d’un même groupe. Les normes culturelles sont tellement intériorisées par les individus qu’elles semblent naturelles.

**5-Rôles et statuts**

Le rôle est un concept majeur pour définir l’identité sociale des individus**.** Le concept le plus lié au rôle est celui de statut ou position sociale. Pour Ralph Linton, il n’y a pas de rôle sans statut ni de statut sans rôle. Linton tente de forger des catégories de pensée applicables aux sociétés modernes. En partant de l’observation de G.H.Mead concernant la socialisation des enfants à travers les jeux de « prise de rôle », il formule les concepts de statut (position sociale, exemple, père, professeur, élève) et de rôle (comportement attendu de l’individu qui occupe un certain statut).le concept de statut renvoie directement à la structuration de la société en différentes positions. Par contre, le rôle relève expressément des modèles culturels associés à chaque statut. Le rôle est comme la traduction culturelle du statut. Linton distingue le statut assigné, reçu à la naissance, qui caractérise les étapes de la vie (enfant, adolescent, adulte, vieillard) et le statut acquis (professionnel ou associatif par exemple) qui dépend des réalisations de l’individu. Selon Linton, le statut acquis est de plus en plus prépondérant dans les sociétés industrielles[[46]](#footnote-47)

Selon Merton en utilisant la conceptualisation de Ralph Linton, chaque individu occupe plusieurs positions divers statuts) définies par un code de comportement répondant aux attentes des positions complémentaires, c.à.d. un ensemble de rôles. Ainsi, le professeur doit répondre aux attentes contradictoires des élèves, des parents, des collègues … l’ensemble des positions qu’occupe un même individu dans des sphères différentes (famille, réseau amical, profession, parti politique …) lui confère des rôles multiples[[47]](#footnote-48).

Le rôle d'un individu correspond à «l'ensemble des comportements à quoi les autres s'attendent légitimement de sa part.»(Stoetzel, 1978, p. 206). A chaque statut s'associent plusieurs rôles répondant aux attentes des divers correspondants familiaux et sociaux. L'individu est capable d'assumer de nombreux rôles illustrant, en principe, une certaine harmonie et une congruence. Ils sont en rapport avec les valeurs générales de la société d'appartenance ainsi qu'avec celles des différents groupes de contact. Tout enfant reçoit quotidiennement une éducation au «rôle social» qui sera le sien. C'est le premier socle de la socialisation comme apprentissage du vivre ensemble. L'enfant aura un «rôle à tenir auquel correspondent des privilèges, des obligations, des interdits spécifiques, des tâches à accomplir» (Fumat, 1998, p. 54).

**6-Les institutions de la socialisation :**

Selon Kardiner le processus d’inculcation la culture passe par deux types d’institutions :

-*les institutions primaires*(l’organisation familiale, l’alimentation, les interdits sexuels,…) qui participent à l’apprentissage de la personnalité de base et qui produisent la structure du Moi

-*les institutions secondaires*: de cette prime éducation découle un ensemble de frustrations que la personnalité tente de surmonter à travers des institutions telles que la religion, les mythes ou encore les manières de ressentir et de penser, qui sont des produits du Moi. La culture s’impose donc à l’individu mais elle est aussi le résultat des «représentations surgies dans l’inconscient à la suite d’expériences frustrantes».

Cependant, le poids respectif de chacune de ces institutions peut évoluer dans le temps.

Margaret Mead distingue trois types de transmission de la culture :

1. *post figurative*: le système des valeurs et des normes (configuration culturelle) trouve sa source dans le passé (culture passéiste véhiculée par la tradition). La socialisation est assurée surtout par les grands-parents dont le savoir et l’expérience servent de guides pour des actions comparables à celles qu’ils ont connues (modèle : les sociétés primitives)

2. *cofigurative* : compte tenu du changement social, les valeurs et les normes s’adaptent ou se transforment. La socialisation entre pairs (au travail, à l’école, dans les activités de loisirs, etc.) participe autant à la construction qu’a l’intériorisation d’une nouvelle configuration culturelle dont les grandes lignes trouvent cependant leur source chez les adultes (modèle : les sociétés industrielles).

3. *préfigurative*: au regard d’un changement social intense, l’intériorisation de traits culturels peut paralyser la régulation sociale. C’est aux jeunes que doit être confié le soin de socialiser leurs parents pour tenter de cerner les fils conducteurs d’une nouvelles configuration dont les contours restent incertains (modèle : les sociétés postindustrielles ou le système de valeur est bouleversé)[[48]](#footnote-49).

1. Eric Delassus : **De l’individu à la personne**, 2013, p 10. [↑](#footnote-ref-2)
2. Rodolphe Dodier : **Individus et groupes sociaux dans l’espace, apports à partir de l’exemple des espaces périurbains**, Sciences de l’Homme et Société. Université du Maine, 2009, p 19. [↑](#footnote-ref-3)
3. Rodolphe Dodier : op.cit, p 19. [↑](#footnote-ref-4)
4. Ibid. [↑](#footnote-ref-5)
5. Rodolphe Dodier : op.cit, p 21. [↑](#footnote-ref-6)
6. Raymond Boudon et autres : **dictionnaire de sociologie**, éd Larousse, paris, 2003, p 213. [↑](#footnote-ref-7)
7. Ibid. [↑](#footnote-ref-8)
8. Jean-Pierre Cot et Jean-Pierre Mounier : **Pour une sociologie politique**, éd du Seuil, paris, 1974, p 27. [↑](#footnote-ref-9)
9. Ben Mohamed Kostani, « **Complications du sens commun, entre Durkheim, Ibn Khaldoun et la sociologie compréhensive** », *SociologieS* [En ligne], Dossiers, Pour un dialogue épistémologique entre sociologues marocains et sociologues français, mis en ligne le 02 novembre 2015, consulté le 10 octobre 2019. URL : http://journals.openedition.org/sociologies/5141. [↑](#footnote-ref-10)
10. Raymond Boudon et autres, op.cit, p 216. [↑](#footnote-ref-11)
11. Degenne Alain, Forsé Michel : **Les réseaux sociaux**, Armand Colin, 1994, p. 38-39. [↑](#footnote-ref-12)
12. Ibid. p 39. [↑](#footnote-ref-13)
13. Charles Pigeassou et Jérôme Pruneau, **À "regards sociologiques sur la dynamique du lien social dans les sociétés de joutes languedociennes A**», corps et lecture(en ligne), numéro 3/1998, p 3. [↑](#footnote-ref-14)
14. Serge Paugam : **le lien social** (2018), cairn.info, p 4. [↑](#footnote-ref-15)
15. Maurice Duverger **: sociologie politique**, éd PUF, paris, 1967, p 307. [↑](#footnote-ref-16)
16. Raymond Boudon et autres, op.cit, p 222. [↑](#footnote-ref-17)
17. Ibid. p 222. [↑](#footnote-ref-18)
18. [↑](#footnote-ref-19)
19. Cécile Van de Velde « **solidarité**», in Paugame Serge (dir.), Les 100 mots de la sociologie, paris ; PUF, coll. « Que Sais-je ?, p 99. [↑](#footnote-ref-20)
20. Ibid. 99. [↑](#footnote-ref-21)
21. Morgane Heyse : Une réflexion sur les notions d'Inné et d'Acquis chez l'Homme et sur les prédispositions extraordinaires éventuelles d'un individu à la pratique de la musique, [↑](#footnote-ref-22)
22. Texte publié dans : Ramus Franck: **Au-delà de l’inné et de l’acquis**. Hors-série La Recherche- jeux, juillet 2012,p 18. [↑](#footnote-ref-23)
23. Ibid. [↑](#footnote-ref-24)
24. Ramus Franck, op.cit, p 18. [↑](#footnote-ref-25)
25. Raymond Boudon et autres, op.cit, p 109. [↑](#footnote-ref-26)
26. Jean-Pierre Delas et Bruno Milly : **histoire des pensées sociologiques**, éd Dalloz, paris, 1997, p 227. [↑](#footnote-ref-27)
27. Raymond Boudon et autres, op.cit. p 110. [↑](#footnote-ref-28)
28. Jean-Pierre Delas et Bruno Milly, op.cit, p 227. [↑](#footnote-ref-29)
29. Raymond Boudon et autres, op.cit, p 110. [↑](#footnote-ref-30)
30. Jean-Pierre Delas et Bruno Milly, op.cit, p 228. [↑](#footnote-ref-31)
31. [Armelle Nugier](https://www.cairn.info/publications-de-Armelle-Nugier--672237.htm): **Influence de l’appartenance groupale sur les réactions émotionnelles au contrôle social informel,** Dans [L’Année psychologique](https://www.cairn.info/revue-l-annee-psychologique1.htm) [2009/1 (Vol. 109)](https://www.cairn.info/revue-l-annee-psychologique1-2009-1.htm), pages 61 à 81. [↑](#footnote-ref-32)
32. Boudon Raymond et autres : **dictionnaire de sociologie**, éd Larousse, paris, 2003, p53. [↑](#footnote-ref-33)
33. Jean- pierre Delas et Bruno Milly : **histoire des pensées sociologiques**, éd Dalloz, paris, 1997, p -178. [↑](#footnote-ref-34)
34. Boudon Raymond, op.cit. p54. [↑](#footnote-ref-35)
35. Ibid. p54. [↑](#footnote-ref-36)
36. Extrait du chapitre IV : « **culture, civilisation et idéologie** », de Guy Rocher, **introduction à la sociologie générale. Première partie : l’action sociale,** chapitre IV, pp.101-127.Montréal : édition Hurtubise HMH Lt2e, 1992, 3ème éd, pp. 4-5. [↑](#footnote-ref-37)
37. Ibid. p 54. [↑](#footnote-ref-38)
38. Jean- pierre Delas, op.cit. p 181,182. [↑](#footnote-ref-39)
39. Sup de Cours - Etablissement d'enseignement privé RNE 0333 119 L - 73, rue de Marseille - 33000 Bordeaux, p 1. [↑](#footnote-ref-40)
40. Sup de Cours - Etablissement d'enseignement privé RNE 0333 119 L - 73, rue de Marseille - 33000 Bordeaux , p 1. [↑](#footnote-ref-41)
41. Boudon Raymond, op.cit. p**216.** [↑](#footnote-ref-42)
42. Philipe Riutort : **La socialisation : apprendre à vivre en société**, Cairn.info 07/06/ 2017. [↑](#footnote-ref-43)
43. Boudon Raymond, op.cit. p243. [↑](#footnote-ref-44)
44. Ibid. p 243. [↑](#footnote-ref-45)
45. Ibid. p 163. [↑](#footnote-ref-46)
46. Boudon Raymond, op.cit. p193. [↑](#footnote-ref-47)
47. Ibid. p 229. [↑](#footnote-ref-48)
48. Jean- pierre Delas, op.cit. p 185-186. [↑](#footnote-ref-49)